

fureur de lire 2005

Jardins

Société Genevoise des Ecrivains

Jardins

secrets

des plaisirs

des cultures

de l'enfance

de l'imaginaire

Jardins

La Société Genevoise des Ecrivains participe depuis plusieurs années à la Fureur de lire en organisant notamment deux activités dans ce cadre : un concours d'écriture et une soirée de lecture.

Pour le concours d'écriture, la Société Genevoise des Ecrivains a reçu soixante-trois textes, provenant d'horizons aussi variés que Lyon, Paris, la Côte d'Azur, Londres, la Belgique et le Cameroun, sans oublier évidemment les nombreux textes provenant de Genève. La qualité des textes reçus démontre une fois de plus que l'écriture est une activité bien vivante à Genève et qu'elle mérite qu'on la mette en évidence comme le fait la Société Genevoise des Ecrivains.

Le prix de poésie a été attribué à Madame Eliane Vernay pour son poème intitulé Petite Suite pour un jardin.

Le prix de la nouvelle a été attribué à Madame Glorice Weinstein pour sa nouvelle intitulée Le Jardin aux palmiers dattiers.

Ces textes, ainsi que d'autres que vous retrouverez dans les pages qui suivent, ont été lus devant un large public dans le cadre de la Fureur de lire.

Littérature et jardin font ménage commun depuis la nuit des temps. Ensemble, ils remontent à nos origines. Le jardin, celui d'Eden, ne préexistait-il pas à l'être humain ? De même, selon Saint-Jean et Faust, au début – avant même la création – était la parole. De plus, les fruits de l'arbre du jardin d'Eden n'ont-ils pas apporté la

connaissance, comme la littérature apporte la connaissance ? Et le soc du jardinier labourant la terre pour la faire fructifier n'est-il pas comme la plume de l'écrivain qui trace son sillon sur la page blanche ?

Il est donc des jardins comme de la littérature, de toutes les formes, de toutes les tailles, de tous les goûts, des beaux, des laids, des féconds, des arides, des fleuris, des potagers, il y a ceux d'été et ceux d'hiver.

Mais parmi tous ces jardins, il en est un de tout à fait particulier, c'est le jardin secret, c'est le jardin où la parole est enfouie, cachée. C'est le jardin qui ne se dit pas. C'est le jardin qui ne peut pas se dire ou qui n'ose pas se dire. Et pourtant, ici encore, et même paradoxalement, jardin et littérature convergent, lorsque derrière les mots se cache le mystère du sens.

La Société Genevoise des Ecrivains est heureuse de vous convier dans ces pages à une petite errance à travers quelques jardins extraordinaires de la littérature.

René Rieder

« ECRIRE, C'EST JARDINER... »

Ecrire, c'est jardiner. Faire son miel de la sève des mots. Redécouvrir le rôle de la chlorophylle. Apprendre à fabriquer l'oxygène. Imiter l'arbre. Faire triompher la fleur en plein désert. Gravir à l'aveuglette de soyeuses racines jusqu'à d'insoupçonnables profondeurs.

Ecrire, c'est respirer.

Vahé Godel

« LES ROSES DE SAADI »

*J'ai voulu ce matin te rapporter des roses ;
Mais j'en avais tant pris dans mes ceintures closes
Que les nœuds trop serrés n'ont pu les contenir.*

*Les nœuds ont éclaté. Les roses envolées
Dans le vent, à la mer s'en sont toutes allées.
Elles ont suivi l'eau pour ne plus revenir ;*

*La vague en a paru rouge et comme enflammée.
Ce soir, ma robe encore en est toute embaumée...
Respires-en sur moi l'odorant souvenir*

Marceline Desbordes-Valmore

« ALINE »

L'après-midi passa lentement. La chaleur alourdit les heures comme la pluie les ailes des oiseaux. Aline cueillait des laitues avec un vieux couteau rouillé. Quand on coupe le tronc, il en sort un lait blanc qui fait des taches brunes sur les doigts et qui colle. Les lignes dures des toits tremblotaient sur le ciel uni, on entendait les poules glousser, les abeilles rebondissaient à la cime des fleurs comme des balles de résine. Le soleil paraissait sans mouvement. Il versait sa flamme et l'air se soulevait jusqu'aux basses branches des arbres où il se tenait un moment, puis retombait ; les fourmis couraient sur les pierres ; un merle voletait dans les haricots. Lorsque son tablier fut plein, Aline considéra le jour, le jardin, la campagne ; déjà le soleil descendait en vacillant vers la montagne à l'horizon ; un peu plus tard, il s'aplatit comme une

boule de cire qui fond. Des charrettes roulaient sur la route. L'heure était venue. Elle avait dit : « Pour sûr. »

Charles-Ferdinand Ramuz

« LES RIVAGES DES SYRTES »

Les jardins Selvaggi dans le mois de mai, au sortir du labyrinthe de rocailles et de marbre qui surplombe la colline, sont une seule nappe de soufre clair qui flambe d'un blanc de coulée jusqu'au bas de la pente et vient mordre en festonnements de vagues, la falaise opposée de forêts sombres qui clôt de ce côté Orsenna comme un mur. Passé le faite de la colline qui l'isole des bruits familiers de la ville, à midi l'odeur des narcisses et des jacinthes reflue sur le vallon comme un vertige tournoyant, pareille à l'attaque sur l'ouïe d'une note trop aiguë qui creuse pourtant, avant de la combler aussitôt, la soif d'une note plus aiguë et plus déchirante encore. Sur les derniers degrés de marbre, mordus par la nappe lisse comme un escalier qui plonge dans la mer, les feuilles d'un tremble font cet ombrage vivant, si pareil au reflet sur un mur d'une eau

agitée, et la brusquerie du silence, au sortir du fracas de la rue, est celle d'un lieu magique de ces cimetières abandonnés où le suspens léger et détendu de toutes choses donne au seul bourdonnement d'une abeille une plénitude d'orgue, et comme le poids grave d'une visitation.

Julien Gracq

« ZIG-ZAG STREET »

En retournant les jardins, il trouvait beaucoup de choses qu'il nettoyait et revendait : des chaudrons, des bassines en cuivre, de celles qu'on utilise pour se laver la tête dans les maisons sans eau courante, des outils anciens, des plateaux de balances. La terre et le vert-de-gris donnaient à ces objets un parfum d'antiquité et il savait que pour bien les vendre, il ne fallait pas trop les nettoyer, et prendre l'air d'un ignorant et d'un balourd.

C'est aussi dans ce commerce-là que j'étais devenu son compère. Bien que notre sous-sol soit riche, et même très riche en antiquités, le muet savait que les petits jardins qu'il soignait n'étaient pas inépuisables en trésors. Il avait donc imaginé d'en placer lui-même. Il fréquentait un récupérateur-brocanteur turc, à qui il achetait pour très peu d'argent de menus objets : des

mesures à huile et vinaigre, des cassolettes, des théières, des faïences encore en bon état. Il enterrait tout cela dans la bonne grosse terre qu'il arrosait. Vers le soir, j'étais chargé de répandre le bruit que le muet avait fait de jolies trouvailles aujourd'hui.

Louis Gaulis

« JARDIN DE LA LIBERTÉ »

*Dans le jardin de la liberté
Tant de conteurs, cette nuit-là
Au milieu des fleurs, que de rêves...
Tellement de gens discoureurs
Souriant, miroitant
Contemplateurs...
Que le monde était beau !*

Jeannette Monney

« JARDIN D'EDEN »

*Sous un feuillage printanier
Se réveillent les fleurs de l'aube
Nous confiant au jardinier
Qui s'en vint façonner la rose.*

Roger Chanez

« LE JARDIN »

Je le laisse derrière moi, le Jardin d'Enfance, le jardin où nous allions cueillir les fraises, un matin pacifié de juin, un matin d'avant le choc, la rupture, la chute. Je ne peux que l'abandonner, ce jardin qui n'existe presque plus – dans lequel, l'été dernier pourtant, nous avons encore joué, nos pieds nus blessés par la terre inégale, nos voix rieuses dans l'air bleu, réunis par ces retrouvailles avec légèreté.

Mais peut-être était-ce le dernier été dans le jardin, avant de grandir et de nous séparer. Un dernier éclat de rire dans le jardin qui meurt, sous les vieilles tours silencieuses.

Il s'éloigne, le Jardin des Délices, le jardin du cresson, des merises, des reines-claude et des fraises. Le jardin d'avant la mort, et d'avant la connaissance ; le jardin qui n'était qu'offrande à

nos pieds, à nos mains, à nos corps protégés, alors, et aimés.

Dans le jardin clos, rien ne pouvait nous arriver, ni à ceux que nous aimions : autour, le ciel coulait sur nous comme une source, les maisons étaient habitées, les générations se tenaient par les épaules, solidement, croyions-nous.

Il m'accompagne, le jardin disparu, comme les voix de ceux qui, un soir, furent là-bas ensemble, riant sous les étoiles de la longue soirée d'été, tandis que nous tournoyions dans l'herbe, grisés de fatigue et de bonheur, en chantant d'incompréhensibles comptines, les mains nouées, l'âme aussi vaste que l'été qui ne finirait pas, croyions-nous, le cœur aussi ouvert que le jardin, riche de tout ce qu'il enclosait, et qui était infiniment précieux.

Marie Gaulis

« NOVEMBRE »

Je sortis des faubourgs, je me trouvais derrière des jardins, dans des chemins moitié rue moitié sentier ; des jours vifs sortaient ça et là à travers les feuilles des arbres, dans les masses d'ombre les brins d'herbe se tenaient droits, la pointe des cailloux envoyait des rayons, la poussière craquait sous les pieds, toute la nature mordait, et enfin le soleil se cacha ; il parut un gros nuage, comme si un orage allait venir ; la tourmente, que j'avais sentie jusque-là, changea de nature, je n'étais plus si irrité, mais enlacé ; ce n'était plus une déchirure, mais un étouffement.

Je me couchais à terre, sur le ventre, à l'endroit où il me semble qu'il devait y avoir le plus d'ombre, de silence et de nuit, à l'endroit qui devait me cacher le mieux, et, haletant, je m'y abîmais le cœur dans un désir effréné. Les nuées étaient chargées de mollesse, elles pesaient sur moi et m'écrasaient comme une poitrine sur une autre poitrine ; je sentais un besoin de volupté, plus chargé d'odeurs que le parfum des clématites et plus cuisant que le soleil sur le mur des jardins.

Gustave Flaubert

« **LES COLCHIQUES** »

*Le pré est vénéneux mais joli en automne
Les vaches y paissant
Lentement s'empoisonnent
Le colchique couleur de cerne et de lilas
Y fleurit tes yeux sont comme cette fleur-là
Violâtres comme leur cerne et comme cet automne
Et ma vie pour tes yeux lentement s'empoisonne*

*Les enfants de l'école viennent avec fracas
Vêtus de hoquetons et jouant de l'harmonica
Ils cueillent les colchiques qui sont comme des
mères
Filles de leurs filles et sont couleur de tes
paupières*

*Qui battent comme les fleurs battent au vent
dément*

*Le gardien du troupeau chante tout doucement
Tandis que lentes et meuglant les vaches
abandonnent
Pour toujours ce grand pré mal fleuri par
l'automne*

Apollinaire

« HEURE INDIENNE »

Jardins on les dit, mais flottants de sorte que l'on se demande si tous ces temples et maisons en bois sculpté tiennent ou non à la terre, car on est tout prêt à les croire suspendus dans l'univers comme des lustres au plafond du paradis.

L'allée, qui est pourtant une voie d'eau, est toute couverte de végétation et de mousse très légère qui ne s'ouvre presque jamais ; l'eau n'y est que par yeux et miroirs qui reflètent alors tant d'images de l'univers d'ici-bas que l'on se découvre tout ravi d'avoir une aussi belle emprise sur le Réel.

Et ces miroirs réalisent si bien nos songes que l'on ne sait plus si on doit les regarder à l'envers ou à l'endroit et l'on finit souvent par prendre le ciel pour la rivière et celle-ci pour celui-là et le monde et son image se renvoient constamment

l'un à l'autre dans une continuelle alternance qui fait douter et du rêve et de la réalité...

de sorte que tous ces jardins bâtis par les souverains Moghols sur les autres rives du lac n'ont rien à envier à ceux dont est formée cette cité enchanteresse... !

Lorenzo Pestelli

« JARDIN »

*Roulé dans le brouillard
le soleil cuit
comme dans du linge,
l'odeur vient verticale
châtaigne et vent
et les feuilles brunes
sur la pelouse du soir
se soulèvent justement,
saluent le lac et les coquilles
puis vont descendre.*

*Il faut connaître bien
leur courbe, leur remontée
jusqu'aux ruisseaux d'avril
pour voir ces mortes luire
sous les cloches gonflées.*

Charles Mouchet

« JARDINS PUBLICS »

A Damas, dans un jardin qui demeurerait frais en pleine canicule, grâce à ses fontaines, un vieil homme est venu me présenter, sans rien dire, dans ses mains rapprochées, une poignée de fleurs de jasmin : offrande de l'autochtone à l'étrangère peut-être, ou sympathie spontanée d'un vieillard pour la jeune femme que j'étais. J'ai gardé longtemps les fleurs, jusqu'à ce qu'elles se fussent recroquevillées et changées en poudre rouillée.

Suzanne Prou

« FLEURS »

*D'un gradin d'or, - parmi les cordons de soie, les
gazes grises, les velours verts et les disques de
cristal qui noircissent comme du bronze au soleil, -
je vois la digitale s'ouvrir sur un tapis de
filigranes d'argent, d'yeux et de chevelures.*

*Des pièces d'or jaune semées sur l'agate, des
piliers d'acajou supportant un dôme d'émeraudes,
des bouquets de satin blanc et de fines verges de
rubis entourent la rose d'eau.*

Arthur Rimbaud

« LE JARDIN »

*Tu cesses de venir dans ce jardin,
Les chemins de souffrir et d'être seul s'effacent,
Les herbes signifient ton visage mort.*

*Il ne t'importe plus que soient cachés
Dans la pierre l'église obscure, dans les arbres
Le visage aveuglé d'un plus rouge soleil,*

*Il te suffit
De mourir longuement comme en sommeil,
Tu n'aimes même plus l'ombre que tu épouses.*

Yves Bonnefoy

« **JARDIN** »

*L'abondance du jus de framboise
Dans la coupe du jardin
Le soleil se prélasse
Un couple passe
Juin couronne les parfums reine et roi*

*Le brouillard l'emporta de haute lutte
La lumière s'évanouit
Les grands arbres s'inquiétèrent*

*Des arbres vert-de-gris sous un ciel bas
Les oiseaux épanouissent leurs éventails de
plumes
Les branches se fleurissent d'ailes
Quelques fruits secs pendent
Quelques larves dorment sous l'écorce
C'est quand même dimanche*

Etiennette Chalut-Bachofen

« LE JARDIN EST DE PÉTALES... »

Le jardin est de pétales.

*Pousses vers la lumière et bourgeons écartant
l'hiver.*

*J'entends tes ruisseaux. Gouttes de rosée, sève et
sang ; corolles dépliées vers le silence de nuit.*

*La rupture est ailleurs. Hors de la lumière et de la
nuit. Dans le gris des regards étouffés.*

*Tu es au jardin. Nous cueillons nos fruits et les
pierres sont roulées.*

Jean-Daniel Robert

« **FRAGMENTS...** »

... le jardin est vert le matin, il est une tête, la paupière est lourde, elle est couverte de rosée et l'œil lorsqu'elle s'ouvre est injecté de sang, il saigne, une pierre est teintée de rose, elle est posée sur une autre et le mur trace une ligne droite sur le ciel qui est une fête discrète et rare, une fête à chaque fois si particulière d'aspect que l'on peut dire d'elle qu'elle est un visage

François Courvoisier

« JE MARCHAIS »

*Je vivais les temps d'hiver
Perdu dans les gestes des arbres
Ta bouche aux lèvres mortes
Baisait le verre de l'air*

*Je marchais
Et tu suivais ma trace
Couverte de neige
Entre les saisons*

Et je marchais

*Plus loin il y avait des branches
Déchirées par la caresse des feuilles mortes
Humiliées par le fouet du vent
Fruit du jeu des saisons*

*Je traversais ce tourbillon de neige
A la recherche d'une autre saison
Toi, tu me tendais la main
La glace enlaçait nos corps*

Ingrid M. Bogner

.

« LA FAUTE DE L'ABBÉ MOURET »

C'était le jardin qui avait voulu la faute. Pendant des semaines, il s'était prêté au lent apprentissage de leur tendresse. Puis, au dernier jour, il venait de les conduire dans l'alcôve verte. Maintenant, il était le tentateur, dont toutes les voix enseignaient l'amour. Du parterre, arrivaient des odeurs de fleurs pâmées, un long chuchotement, qui contait les noces des roses, les voluptés des violettes ;et jamais les sollicitations des héliotropes n'avaient eu une ardeur plus sensuelle. Du verger, c'étaient des bouffées de fruits mûrs que le vent apportait, une senteur de grasse fécondité, la vanille des abricots, le musc des oranges. Les prairies élevaient une voix plus profonde, faite des soupirs des millions d'herbes que le soleil baisait, large plainte d'une foule innombrable en rut, qu'attendrissaient les caresses fraîches des rivières, les nudités des eaux

courantes, au bord desquelles les saules rêvaient tout haut de désir. La forêt soufflait la passion géante des chênes, les chants d'orgue des hautes futaies, une musique solennelle, menant le mariage des frênes, des bouleaux, des charmes, des platanes, au fond des sanctuaires de feuillage ; tandis que les buissons, les jeunes taillis étaient pleins d'une polissonnerie adorable, d'un vacarme d'amants se poursuivant, se jetant au bord des fossés, se volant le plaisir, au milieu d'un grand froissement de branches. Et, dans cet accouplement du parc entier, les étreintes les plus rudes s'étendaient au loin, sur les roches, là où la chaleur faisait éclater les pierres gonflées de passion, où les plantes épineuses aimaient d'une façon tragique, sans que les sources voisines pussent les soulager, tout allumées elles-mêmes par l'astre qui descendait dans leur lit.

- Que disent-ils ? murmura Serge, éperdu. Que veulent-ils de nous, à nous supplier ainsi ?

Albine, sans parler, le serra contre elle.

Les voix étaient devenues plus distinctes. Les bêtes du jardin, à leur tour, leur criaient de s'aimer. Les cigales chantaient de tendresse à en mourir. Les papillons éparpillaient des baisers, aux battements de leurs ailes. Les moineaux avaient des caprices d'une seconde, des caresses de sultans vivement promenées au milieu d'un sérail. Dans les eaux claires, c'étaient des pâmoisons de poissons déposant leur frai au soleil, des appels ardents et mélancoliques de grenouilles, toute une passion mystérieuse, monstrueusement assouvie dans la fadeur glauque des roseaux. Au fond des bois, des rossignols jetaient des rires perlés de volupté, les cerfs bramaient, ivres d'une telle concupiscence, qu'ils expiraient de lassitude à côté des femelles presque éventrées. Et, sur les dalles des rochers, au bord des buissons maigres, des couleuvres, nouées deux à deux, sifflaient avec douceur, tandis

que de grands lézards couvaient leurs œufs, l'échine vibrante d'un léger ronflement d'extase. Des coins les plus reculés des nappes de soleil, des trous d'ombre, une odeur animale montait, chaude du rut universel. Toute cette vie pullulante avait un frisson d'enfantement. Sous chaque feuille, un insecte concevait ; dans chaque touffe d'herbe, une famille poussait ; des mouches volantes, collées l'une à l'autre, n'attendaient pas de s'être posées pour se féconder. Les parcelles de vie invisibles qui peuplent la matière, les atomes de la matière eux-même, aimaient, s'accouplaient, donnaient au sol un branle voluptueux, faisaient du parc une grande fornication.

Alors, Albine et Serge entendirent. Il ne dit rien, il la lia de ses bras, toujours plus étroitement. La fatalité de la génération les entourait. Ils cédèrent aux exigences du jardin. Ce fut l'arbre qui confia à l'oreille d'Albine ce que les mères murmurent aux épousées, le soir des noces.

Albine se livra. Serge la posséda.

Et le jardin entier s'abîma avec le couple, dans un dernier cri de passion. Les troncs se ployèrent comme sous un grand vent ; les herbes laissèrent échapper un sanglot d'ivresse ; les fleurs, évanouies, les lèvres ouvertes, exhalèrent leur âme ; le ciel lui-même, tout embrasé d'un coucher d'astre, eut des nuages immobiles, des nuages pâchés, d'où tombait un ravissement surhumain. Et c'était une victoire pour les bêtes, les plantes, les choses, qui avaient voulu l'entrée de ces deux enfants dans l'éternité de la vie.

Le parc applaudissait formidablement.

Emile Zola

Prix de poésie SGE 2005

« *PETITE SUITE POUR JARDIN* »

*et je vois lentement du jardin
la lumière monter derrière les haies
et les buissons et les collines
lentement se poser
en liant tout uniment dans un battement léger
donnant au monde avant qu'il se lève
forme ronde
et lisse*

*alors cède la résistance
de s'ouvrir au jour*

*à l'aube quand tout le monde dort
et que tu entres légère
dans l'herbe du jardin
la fleur qu'en passant tu cueilles
fait s'envoler l'oiseau sur la grille froissement
d'ailes et de lumière
la résonance de son vol
trace un mot dans l'air un souffle
ramenant le jour
à son juste poids de transparence*

*et ce conflit d'ailes et de feuilles lorsque nous
approchons
un oiseau s'envole son chant surpris sous la
branche
signes de rien
mais dans ce léger craquement de lumière
c'est un jour nouveau
qui annonce sa clarté*

le monde se déprend de ses failles

le jardin ce matin

s'ouvre dans sa transparence

Eliane Vernay

Prix de la nouvelle SGE 2005

**« LE JARDIN AUX PALMIERS
DATTIERS »**

Jardin de l'enfance

La fillette assiste impuissante aux préparatifs du départ. Ce matin toute la famille va rendre visite au grand-père dans sa campagne. Là-bas loin de l'agitation du Caire, dans un petit village se trouve la villa vétuste entourée de son jardin aux palmiers dattiers. La jeune citadine a hâte de retrouver son jardin favori. Mais elle ne peut qu'accepter l'attente...

Une sorte de fièvre s'est emparée de la famille : on s'affaire autour des paniers de repas et de boissons, on plie soigneusement la nappe et les serviettes aux couleurs chatoyantes. La mère, une belle brune au teint d'espagnole, range

fièrement le plat de feuilles de vigne farcies qu'elle a préparé, la sœur aînée, jolie et efficace, compte soigneusement les bouteilles de « vimto », une boisson rouge et désaltérante. Le père au physique bien européen, le visage blanc sous son « tarbouche » rouge, vérifie les pneus de sa voiture.

Seule la fillette ne participe pas à toute cette agitation : son aide a été refusée car elle est trop petite en dépit de ses huit ans. De crainte de déranger elle se tient soigneusement à l'écart. Comme étrangère à la famille, elle contemple la scène de ses yeux verts tantôt tristes, tantôt mutins.

Enfin on se met en route. Le père conduit prudemment tandis que défilent les banyans aux lianes vivaces, les eucalyptus odorants, les palmiers chargés de dattes noires. Le fleuve Nil étale avec fierté ses eaux rousses limoneuses et s'éparpille en minces canaux d'irrigation. La

campagne égyptienne est tel un immense jardin dont le Nil serait le jardinier attentif. Le jardin du grand-père serait comme une parcelle de ce grand ensemble.

Et tout soudain voilà l'aïeul au seuil de son jardin. Les bouquets de palmiers enserrés dans un petit espace hissent leurs branches au-dessus de la clôture comme pour dire bonjour à la fillette. Alerte, coquet, le grand-père secoue sa chevelure noire qui scintille au soleil. Même s'il s'agit d'une teinture il est si beau ainsi ! Chaleureux, il devine l'impatience de la fillette et l'invite à se promener dans le jardin tandis que la famille se répand dans la petite maison, le père pour se reposer, la mère et la sœur aînée complices pour se livrer à quelque besogne importante.

Le jardin aux palmiers dattiers appartient à la fillette : elle perçoit la douceur des pétales de rose sous ses doigts, les tendres fleurs mauves des bougainvilliers s'offrent à son regard, les senteurs

déliçates du jasmin blanc l'envoûtent et les papillons taquins virevoltent autour d'elle.

La fillette a tout oublié, l'exil au sein de sa famille, la tristesse de l'appartement citadin, le bruit de ferraille des tramways dans la rue. Elle se laisse bercer par la mélopée rythmée des mangues qui tombent à terre dévoilant leur chair jaune juteuse.

Elle a pris le chat noir dans ses bras et contemple les palmiers dattiers. Dispersés en bouquets de trois ou quatre liés au sol comme par un ruban invisible ils sont l'âme du jardin. Exaltée la fillette ne se lasse pas de les admirer. Ils ne ressemblent guère aux jolis palmiers verdoyants de la Côte d'Azur. Les palmiers dattiers sont si hauts qu'ils semblent toucher le ciel. Le tronc souple et mince est comme détaché du sol. Protégées par les branches fines et feuillues, apparaissent les dattes noires et rouges suspendues au-dessus de la terre en grappes

voluptueuses : Par quel miracle cet arbre d'apparence fragile parvient-il à porter des fruits lourds et succulents ? Saveur acide et rafraîchissante des dattes rouges, saveur sucrée et nourrissante des dattes noires !

Côté cour, légèrement sur la gauche, une jeune paysanne s'éveille de sa sieste à l'ombre d'un palmier dattier. Elle s'étire joyeusement sans trop se soucier de son ventre bien rond. Elle vient d'apercevoir la fillette européenne, solitaire, côté jardin. Déterminée, elle va faire son entrée en scène. Elle noue son « mendil » autour de ses cheveux, défroisse de la main sa « galabeya » pailletée. Juchant fièrement sa « gargoulette » sur son épaule, elle se hâte. Bien qu'elle soit enceinte, sa démarche reste gracieuse, son port de tête élégant. Elle se rapproche de la clôture du jardin.

La petite citadine et la jeune paysanne que tout devrait séparer se regardent fascinées l'une par l'autre. La fillette admire la féminité et

l'élégance naturelle de la paysanne arabe. Quand elle deviendra adulte elle aimerait lui ressembler et porter avec cette élégante simplicité un ventre arrondi. La paysanne rêve d'avoir un enfant brun dont les yeux verts et profonds seraient semblables à ceux de la fillette juive. Elles se sont parlé, elles se sont embrassées à travers la clôture, elles se sont promis que l'enfant à naître serait un joli bébé brun aux yeux verts, qu'il deviendrait un adulte aimable et tolérant.

Côté cour, côté jardin, les palmiers dattiers ont scellé leur accord.

La fillette solitaire est désormais consolée. Elle deviendra une adulte enjouée et patiente. Certes, elle vivra l'exil loin de l'Egypte qu'elle a connue, loin des êtres qu'elle a aimés ou perdus. Mais dans son jardin secret elle cultive le souvenir de cette journée à la campagne.

Sa mémoire a conservé, sans les altérer, les divers événements de cette journée : la vie de famille douce-amère, le grand-père accueillant dans son jardin aux palmiers dattiers, la rencontre attachante avec la jeune paysanne au ventre fécond.

Dans le jardin secret de la vie, sans cesse croissent les palmiers dattiers porteurs de fruits acides sucrés.

Lexique des termes égyptiens :

Tarbouche : chapeau masculin rouge

Mendil : foulard porté sur la tête

Galabeya : robe longue à capuchon

Gargoulette : cruche en terre cuite

Glorice Weinstein

Table des matières

<i>René Rieder</i>	2
<i>Vahé Godel</i>	6
<i>Marceline Desbordes-Valmore</i>	7
<i>Charles-Ferdinand Ramuz</i>	8
<i>Julien Gracq</i>	10
<i>Jean Bourdeillette</i>	12
<i>Paul Verlaine</i>	13
<i>Louis Gaulis</i>	14
<i>Jeannette Monney</i>	16
<i>Roger Chanez</i>	17
<i>Marie Gaulis</i>	18
<i>Gustave Flaubert</i>	20
<i>Apollinaire</i>	22
<i>Lorenzo Pestelli</i>	24
<i>Charles Mouchet</i>	26
<i>Suzanne Prou</i>	27
<i>Arthur Rimbaud</i>	28
<i>Yves Bonnefoy</i>	29
<i>Etiennette Chalut-Bachofen</i>	30
<i>Jean-Daniel Robert</i>	32
<i>François Courvoisier</i>	33
<i>Ingrid M. Bogner</i>	34
<i>Emile Zola</i>	37
<i>Eliane Vernay, Prix de poésie SGE 2005</i>	43
<i>Glorice Weinstein, Prix de la nouvelle SGE 2005</i>	47

Société Genevoise des Ecrivains

21 chemin de Roches

Case Postale 31 – 1211 Genève 17

Choix de textes lus le 22 septembre 2005

au Théâtre du Grütli

lors de la Fureur de Lire

Cette publication de la Société Genevoise des Ecrivains

a reçu le soutien

du Département des Affaires Culturelles

de la Ville de Genève

et du Théâtre du Grütli